



Un été viscontien

Quatre films de Luchino Visconti

La ressortie de quatre films restaurés de Luchino Visconti par Les Acacias est une belle nouvelle à plusieurs égards. D'abord parce que parmi les quatre films remis en lumière, *SENSO*, *LUDWIG* OU *LE CRÉPUSCULE DES DIEUX* et *L'INNOCENT*, ne sont pas ceux qui, comme *ROCCO ET SES FRÈRES*¹⁹⁶⁰, *LE GUÉPARD*¹⁹⁶³ ou *MORT À VENISE*¹⁹⁷¹, sont quasi systématiquement choisis pour servir de figure de proue à l'œuvre du maître italien. Ensuite, parce qu'en y pénétrant par une autre porte, ils permettent de revisiter celle-ci, immense, passionnante, intimidante au premier regard et finalement un peu délaissée ces dernières années, au profit de cinéastes aux univers plus charnels et populaires (Pier Paolo Pasolini) ou de ceux considérés, parce qu'ils ne se retournent pas vers le passé, comme plus contemporains (Michelangelo Antonioni). Cinéaste aristocrate et proustien, mélodramatique au sens où l'action est chez lui toujours accompagnée de musique, se servant de la pellicule comme Proust ou Stendhal – auxquels on l'a souvent comparé – d'un stylo, Visconti n'a, pour sa part, eu de cesse de filmer les guerres intimes au sein de la grande Histoire, qu'elle soit italienne ou allemande, appréhendée comme un personnage à part entière. De représenter les luttes des classes comme des combats d'idées de personnages évoluant, au cours de grandes et longues scènes opératiques, dans un décor sublime et mortifère, rempli d'objets appartenant à la propre histoire du cinéaste et voué à disparaître un jour. D'Histoire, de mélodrame et de pourrissement des âmes et du monde, il est question dans *SENSO*¹⁹⁵⁴, adaptation d'un court roman de Camillo Boito. Sous le double parrainage de Bruckner et Verdi, le film, qui se déroule à Venise en 1866, accompagne et radiographie la passion destructrice de Livia Serpieri (Alida Valli remplaçant Ingrid

Bergman, préférée par Visconti), sacrifiant ses convictions garibaldiennes, pour Franz Mahler, un jeune lieutenant de l'Empire (Farley Granger remplaçant Brando), avant de comprendre qu'elle a été leurrée, autant par lui que par la cristallisation de son propre désir. Dernier volet d'un triptyque « allemand » entamé avec *LES DAMNÉS*¹⁹⁶⁹ et poursuivi avec *MORT À VENISE*, adapté de Thomas Mann, *LUDWIG* OU *LE CRÉPUSCULE DES DIEUX*¹⁹⁷³, pour lequel Visconti a mis un temps de côté son désir brûlant d'adapter *À la recherche du temps perdu* (qui ne verra hélas jamais le jour), fait pénétrer le spectateur de biais dans l'Histoire, à travers la lutte contre ses démons du roi Louis II de Bavière (interprété par la muse viscontienne Helmut Berger), sa déchéance autant que sa relation compliquée avec le compositeur Wagner ou sa cousine Sissi, réinventée par celle qui l'avait d'abord mise au monde en images d'Épinal (Romy Schneider). Miroir de la crise que traversait l'Europe en 1870 autant que reflet de l'engoncement d'une société face à un personnage flamboyant et attiré par les hommes, le monde de Ludwig est fait d'art et de chimères, de folie et de pulsions refoulées : une sorte d'alter ego monstrueux du cinéaste pour une œuvre baroque et maudite, disproportionnée, tels les châteaux de Ludwig, dans le paysage artistique de l'époque. Une première cérémonie des adieux, avant celle, définitive, que sera *L'INNOCENT*¹⁹⁷⁶. vient donc tout naturellement compléter ce programme, ultime film du cinéaste, testament d'un maestro dirigeant, depuis un fauteuil roulant, Giancarlo Giannini venu se substituer à Delon, jugé trop démoniaque dans le rôle déjà chargé de Tullio, aristocrate dissolu entreprenant de se venger de l'infidélité de sa femme (Laura Antonelli) en tuant l'enfant qu'elle a eu avec un jeune écrivain à succès. Adaptation de Gabriele D'Annunzio, que Visconti abhorrait en tant qu'homme mais admirait en tant qu'écrivain, le cinéaste dépeint de manière glacée et funèbre la dégradation morale d'une famille autant que celle d'une haute bourgeoisie bientôt responsable de l'avènement du fascisme, la concluant par la disparition de l'innocent du titre et le suicide de son personnage principal. Une manière de dire la violence et l'abomination du monde, tout autant que de regarder la mort au travail, en face. Sur la maquette du générique qu'on lui montrait avant de l'imprimer, le cinéaste écrivit, en lieu et place de « C'est un film de Luchino Visconti », « C'était un film de Luchino Visconti. » ● JÉRÔME D'ESTAIS

Redécouvrez *Senso*, *Ludwig* : *Le Crépuscule des dieux*, *Le Guépard* et *L'Innocent* de Luchino Visconti, restaurés par Les Acacias, en salles le 31 juillet.

Reprise

REPÉRAGES

